

Trissotin tressautant



André Malraux, 1967

Stéphane Zagdanski

Ça commence mal pour Malraux : un père pseudo-dandy mythomane et incompetent ; une mère qui le trouve laid et le lui dit ; un effroyable syndrome de la Tourette qui lui confère des saccades d'insecte enrhumé et – par surcompensation d'un narcissisme délabré – une vanité sans borne dont il n'a que peu les moyens. Un seul atout – mais traître –, une mémoire prodigieuse, aussi ample et étale que celle d'un ordinateur, et tout aussi peu hiérarchisée.

Là est le hic. Malraux ne pense pas, il empile. Ses textes divaguent au hasard de son immense mémoire et de ses innombrables mensonges, entassant laborieusement les truismes creux, les comparaisons aussi emphatiques qu'approximatives, les généralisations paresseuses, les parallèles retors, les métaphores atrophiées (les « grandes ailes noires » du fascisme, les « doigts sanglants » du destin, le « fond fraternel de la mort »...), le tout saupoudré d'un flonflon ronflant de grands mots mités : l'Homme, le Destin, l'Âme, l'Art, la Mort... Ce qui fit dire à Nabokov que sa prose relevait de la « *Compagnie Internationale des Grands Clichés* ». Lire ces lassantes pages crépitantes de confusion donne l'impression que toutes ses références littéraires, esthétiques, historiques, se sont atrocement emberlificotées en un vain vrac dans le shaker qui lui sert de crâne... Trissotin tressautant, voilà Malraux.

Et autant il cherche à dissimuler son mal derrière un faciès de marbre, autant il veut se faire remarquer en rapetissant ce qui le dépasse. En 1920, il ne voit dans *Les Chants de Maldoror* qu'un procédé rhétorique appliqué par un halluciné à la caféine ! En 1928, il trouve Sade « affecté », « niais », « puéril ». Picasso est un « génie crispé » écrit-il en 1933. À la Libération, sa fille Florence vante le regard extraordinaire du peintre ; Malraux éructe aigrement : « Tais-toi, c'est un clown ! » Lors de l'hommage de 1966 au Grand Palais, on oublie

d'inviter Picasso à sa propre inauguration. Télégramme perspicace de Pablo : « Croyez-vous que je sois mort ? Picasso » Réponse acerbe du ministre : « Croyez-vous que je sois ministre ? Malraux » Pourtant le meilleur livre de Malraux, c'est Picasso qui l'écrira par ses réparties rapportées dans *La Tête d'obsidienne...* À la fin de sa vie, interrogé sur Céline, Malraux parle de « bouillonnement vain » (on croit rêver ! quand on connaît le fatras qui lui sert de style !); il assène : « Céline avait à dire des choses importantes. Il les a dites dans le *Voyage...* Après, il n'avait plus rien à dire. » Vraiment ? Voyons ça : « Je vois que Malraux est ministre. C'est un méchant bougre. Avec un petit talent journalistique d'ailleurs assez cafouilleux et gauche il a fait les *Conquérants* qui étaient bien réussis – depuis peau de lapin – que des ratés – mais quelle presse et quel cabotinage – et quel impérieux pitre!... C'est un mythomane bluffeur féroce – envieux au délire. »

Il faut dire que l'encéphale fourre-tout de Malraux n'en imposa jamais qu'aux gogos, Gauguille inclus. Dès 1922, Proust lit parmi d'autres ses notes dans la NRF. Couperet : « Aussi nulles de pensées qu'écrites dans un vulgaire et en même temps incompréhensible jargon. » Démasqué à Paris, Malraux part marauder en Indochine, où le kleptomane vandale se fait pincer et échappe de peu à trois années de prison ferme. L'Espagne ? Sa mythomanie matamoresque séduit certes quelques Républicains, seulement, manque de chance, Hemingway est déjà sur les lieux, que le faux « colonel » n'impressionne guère. Il écrira en 1953 : « Malraux est un petit con de sa propre invention. Enveloppé dans sa propre image par une main tremblotante avec un tic du sourcil gauche. » La Chine ? Il n'y comprend rien : tout s'y résume pour lui au devoir filial, et les Chinois de ses romans sont caricaturalement obèses et obséquieux. Qu'en dit Debord ? « Il n'est pas insignifiant qu'un pompeux mythomane comme Malraux n'ait jamais mis les pieds en Chine dans les années 20, quoique ayant alors fondé sa violente publicité mondaine de bouche à oreille sur cette aventure... »

Sa phrase la plus sincère, il la sert à son meilleur biographe, Olivier Todd, en octobre 1975 : « Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est la vérité, je ne l'oppose pas au mensonge... » On s'en serait douté...

Il est temps de donner une idée du style de Malraux, qu'on pourrait qualifier, en lui empruntant deux de ses notions, de *farfelu fuligineux*. C'est dans *L'Homme précaire et la Littérature*, son ultime pêle-mêle : « L'imaginaire de l'aléatoire, souverain à l'égal de l'Antiquité bien que plus trouble, est le vaste passé que filtre pour nous la métamorphose, celui où notre Hélène de Troie rejoint notre Isolde, où notre Musée imaginaire rejoint notre bibliothèque, où la présence domine l'Histoire. » « Tics, tics et tics » avait d'avance diagnostiqué Lautréamont dans ses *Poésies*.

Avec de Gaulle, c'est l'amour-fou, fondé sur l'emphase et la propagande morbide. Quelques semaines avant leur rencontre, Malraux considère encore de Gaulle comme « un fasciste ». Retournement de veste au premier échange. « Qu'est-ce qui vous a frappé dans Paris libéré ? » demande de Gaulle ; Malraux, sans hésiter : « Le mensonge ! » De Gaulle aime l'audace de celui qui restera jusqu'à la mort son attiré laquais lettré. Nommé ministre en 1959, le faraud ne cessera plus de dévaler la pente savonneuse de sa mégalomanie hoquetante. Logorrhéique, boursoufflé, jaloux, égocentrique, alcoolique, dépressif, insensible, il n'aime rien tant que se pavaner aux réceptions de l'Élysée. Son idéal culturel ? La télévision qu'il dévore des yeux entre deux ronflements réflexes, la comparant à Shakespeare et Balzac dans *L'Homme précaire* : « Sans doute une technique suscite-t-elle tôt ou tard sa propre qualité ». Ben voyons...

Ses derniers mots, griffonnés avant de mourir : « ça devrait être autrement... » Malraux aura tout loupé, même son destin.

Stéphane Zagdanski